Troisième Année. — N° 1. Janvier 1912.



LA GNOSE

REVUE MENSUELLE

CONSACRÉE AUX ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES ET MÉTAPHYSIQUES

SOMMAIRE

ADMINISTRATION

10, rue Jacob, PARIS (VIe)

ABONNEMENTS : France (un an) 8 fr. Étranger (un an) 10 fr.

Le numéro : 1 fr.

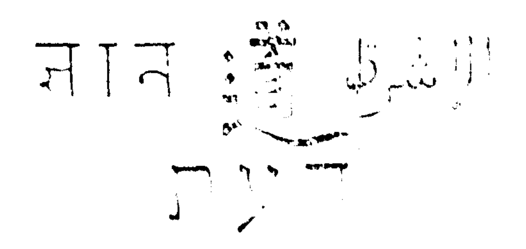
AVIS IMPORTANT

Les Abonnements partent du 1er Janvier seulement.

Toute personne s'abonnant dans le courant d'une année reçoit les numéros parus depuis le commencement de cette année.



Troisième Année. — N° 1. Janvier 1912.



LA GNOSE

REVUE MENSUELLE
CONSACRÉE AUX ÉTUDES ÉSOTÉRIQUES
ET MÉTAPHYSIQUES

Directeur : PALINGENIUS

Rédacteur en Chef : MARNÈS

ADMINISTRATION : 10, rue Jacob, PARIS (VIe).

Adresser toute la correspondance à M. A. Thomas, 10, rue Jacob.

L'ARCHÉOMÈTRE

(Suite)

Ce nombre se réduit à $2 + 0 + 3 = 5$, qui correspond à la lettre ה ; cette lettre doit être regardée, dans la correspondance que nous signalons ici, comme le second ה (la lettre finale) du Divin Tétragramme יהוה, ainsi que nous allons le voir un peu plus loin.

D'autre part, le nombre 5 est ici formé du Binaire et du Ternaire, et le Binaire précède le Ternaire (de même que, par sa lettre ב, il se présente dès l'ouverture du Livre) (1), parce que ce n'est qu'au cours de la seconde des deux phases que nous avons indiquées, dans la Création, comme correspondant à celles de la constitution archéométrique du mot בראשית (et aussi au cours de l'œuvre de la Formation, qui en est la suite), ce n'est, disons-nous, qu'au cours de la seconde de ces deux phases qu'apparaît (dans le Monde extérieur) l'action vivifiante (ou plutôt agissant comme telle dans sa fonction spéciale par rapport à nous) du Verbe (2), se traduisant par la réflexion (en sens inverse), dans le Grand Océan de la Passivité Universelle (3), du Principe Spirituel Divin (רוח אלהים), symbolisé par le Ternaire, et qui plane au-dessus de cet Océan (4), dans les Eaux (מים) (5) duquel flotte l'Œuf du Monde (6), germe d'indéfinie puissance (*Hiranya-*

(1) Voir 2e année, n° 11, p. 290. — Sur le Quinaire considéré comme l'union du Binaire et du Ternaire, sur la signification de ce nombre, et sur sa représentation symbolique par l'Étoile Flamboyante, voir *Commentaires sur le Tableau Naturel de L.-Cl. de Saint-Martin*, 1re année, n° 8, p. 173 ; *Remarques sur la production des Nombres*, 1re année, n° 9, p. 191 ; *Notes sommaires sur le Gnosticisme*, même n°, p. 202 ; *L'Archéomètre*, 2e année, n° 3, p. 91, et n° 12, p. 326. — Il faut remarquer aussi que, dans le symbolisme du nombre 203, le Binaire et le Ternaire sont séparés par l'abîme (métaphysiquement immense, puisqu'il est au-delà de toute mesure, limitation, définition, attribution, « détermination » ou « assignation » quelconque) de l'Inexprimable Zéro (voir *Remarques sur la production des Nombres*, 1re année, n° 8, p. 153).

(2) Cette action, envisagée dans l'universalité de son extension, peut s'exprimer (du moins autant qu'il est possible à l'individu humain de la concevoir actuellement) par cette parole de l'Évangile : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie » ; sur l'interprétation de ces trois termes par rapport à la réalisation de l'Homme Universel, voir *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, n° 4, p. 120.

(3) Voir *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, n° 5, p. 149, note 1.

(4) Voir *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, n° 5, p. 149, note 2.

(5) Voir 2e année, n° 2, p. 53, note 7.

(6) Voir 1re année, n° 9, p. 187, et n° 10, pp. 216 à 219. — Il est à remarquer que, dans toutes les traditions, le Principe Divin qui plane au-dessus des Grandes Eaux est symbolisé par un oiseau : la Colombe (יונה) du Saint-Esprit, qui doit être rapprochée du Phénix, et dont la couleur rouge indique un principe igné, actif par rapport à l'élément aqueux (voir 2e année,

garbha, « l'Embryon d'Or », en tant que manifestation du Verbe, « manifestation » qui n'implique évidemment aucune « incarnation ») (1) contenant toutes les virtualités de la Possibilité Formelle, symbolisée par le Binaire, et qui, étant seulement le principe plastique (ou plus exactement ce sur quoi s'exerce la faculté plastique active, c'est-à-dire l'action formatrice) (2), n'est encore (tant que cette action fécondante et germinative ne s'y est pas exercée) qu'une pure « puissance contingence d'être dans une puissance d'être » (תהו ובהו) (3) ; c'est ce que nous montrera la suite du texte même de la Genèse.

D'autre part, si l'on regarde le nombre 203 comme partagé en deux parties qui sont respectivement 20 et 3, on obtient, comme correspondance hiéroglyphique de ces deux nombres considérés comme représentant des valeurs numériques, les lettres כ et ג, dont l'union signifie : force productrice ou germinative (4) ; il est à remarquer que ces deux lettres (dont la première est masculine et la seconde féminine) sont respectivement les planétaires de Mars et de Vénus (5).

Considérons maintenant la seconde moitié du mot בראשית, c'est-à-dire l'ensemble des trois dernières lettres, שית ; pour ces trois lettres, nous avons les valeurs suivantes :

$$\begin{aligned} ש &= 300 \\ י &= 10 \\ ת &= \underline{400} \\ & \quad 710 \end{aligned}$$

---

n° 1, p. 19 ; n° 3, p. 91, note 2, et n° 12, p. 314 ; de même, le Cygne (*Hamsa*) de *Brahmâ*, symbolisant le Souffle, véhicule de la Parole, qui n'est elle-même que l'affirmation extérieure du Verbe Créateur.

(1) Voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Vêdânta*, 2e année, n° 10, p. 266, et n° 12, p. 320 ; voir aussi *Les Néo-Spiritualistes*, 2e année, n° 11, p. 299.

(2) A ce sujet, voir la note de Matgioi placée à la suite des *Remarques sur la production des Nombres*, 1re année, n° 9, p. 194.

(3) Voir 2e année, n° 12, pp. 311 et 312.

(4) כ désigne la Force Spirituelle, et plus particulièrement lorsqu'on la considère comme agent d'assimilation des êtres aux conditions de chacun de leurs états, tandis que ד se rapporte à la Puissance Matérielle, qui ne peut se réaliser et se perpétuer que dans le domaine de la confusion et de la division. — ג exprime, en même temps que l'enveloppement organique, point de départ de l'existence individuelle extérieure, la germination qui lui est consécutive, et qui n'est que le développement des potentialités qui y étaient virtuellement impliquées.

(5) A un autre point de vue, on pourrait aussi faire remarquer que, dans le Monde terrestre, et parmi les êtres vivants, le principe masculin représenté par Mars correspond plus spécialement au Règne Animal, tandis que le principe féminin représenté par Vénus correspond alors au Règne Végétal ; ceci est à rapprocher des significations indiquées dans la note précédente.

Ce nombre se réduit à 7 + 1 + 0 = 8, correspondant à la lettre ח, qui peut être regardée ici comme représentant la matérialisation du ה obtenu précédemment, pour la valeur numérique totale de la première moitié du même mot, c'est-à-dire comme impliquant une effectuation dans le domaine de l'Existence Élémentaire (1).

On peut aussi regarder le nombre 710 comme formé de 7 et 10, nombres qui (considérés comme des valeurs numériques, ainsi que nous l'avons déjà fait pour d'autres nombres), donnent respectivement, comme correspondance hiéroglyphique, les lettres ז et י (2) ; on trouve donc ici le Septénaire,

---

(1) Voir 1re année, n° 11, p. 243, note 3. — La matérialisation dont nous parlons est représentée par le fait que la ligne horizontale, qui était placée au-dessus des extrémités des deux lignes verticales dans la lettre ה, touche ces extrémités dans la lettre ח, qui est ainsi complètement fermée par le haut. En abaissant encore cette ligne horizontale, on obtient la lettre latine *H*, dans laquelle elle joint les milieux des deux lignes verticales ; cette lettre, par sa forme, symbolise le Binaire équilibré, marquant ainsi la Loi fondamentale qui régit le domaine de l'Existence Élémentaire. — Dans le nombre 710, on pourrait considérer les chiffres comme placés dans un ordre hiérarchique ascendant : 7 procède de 1, qui n'est que 0 affirmé, mais qui s'interpose entre 7 et 0 comme le prisme différenciateur de l'Homogène Primordial ; de plus, l'union des deux extrêmes forme le nombre 70, qui est la valeur numérique de la lettre ע, signe d'involution et de matérialisation, représentant l'activité réfractée dans les modalités indéfinies de la Différenciation Universelle.

(2) ז, dans sa signification hiéroglyphique, désigne les Forces de la Nature comme constituant le lien qui unit, en un tout harmonique, les multiples éléments essentiels (noms) et substantiels (formes) de l'existence (individuelle, particulière ou collective) dans le Monde extérieur ; dans le cas d'un individu particulier, ce tout constitue l'agrégation des cinq *skandhas*. Sur ceux-ci, ainsi que sur le « nom » (*nâma*) et la « forme » (*rûpa*), voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, n° 10, pp. 261 et 262, et n° 12, p. 318. — י représente surtout le Principe Suprême conçu comme la Puissance Universelle, c'est-à-dire comme le lieu métaphysique de toutes les potentialités (mais envisagé en mode actif et comme pure Essence) ; et cette Puissance s'affirme en א, par une « assignation » primordiale qui est logiquement antérieure, non seulement à toute Création, mais même à toute Émanation, puisqu'elle est la première « détermination » du Verbe Divin comme l'Être Universel, indépendamment de toute attribution particulière se rapportant à l'un quelconque des modes spéciaux de l'être, manifestés et non-manifestés, qui constituent l'indéfinité des « degrés » de l'Existence Totale. Sur א considéré comme figurant l'expansion quaternaire de י, ainsi que le montre d'ailleurs sa forme (comparable à celle du *Swastika*), voir 2e année, n° 11, p. 291,

nombre des Forces de la Nature (synthétisées dans les *Elohim*), uni au nombre du Principe, dont elles ne sont (comme Lois régissant un Cycle) que des déterminations particulières, en mode manifesté, dans le Monde extérieur ; la multiplicité indéfinie de ces déterminations (le Septénaire n'étant, bien entendu, qu'une représentation symbolique se rapportant au rôle formateur des *Elohim*) (1) n'altère d'ailleurs évidemment en rien l'Unité Suprême de ce Principe (2).

Considérons maintenant l'ensemble des deux nombres 203 et 710 que nous avons obtenus, et, à chacun des chiffres dont ils sont formés, substituons la lettre hébraïque correspondante, en remplaçant le zéro, regardé comme signe de la multiplication par 10, par la lettre י, qui correspond à ce nombre. On obtient ainsi ביג pour le premier des deux nombres considérés, et זאי pour le second ; voici quelle en est l'interprétation hiéroglyphique :

ביג Dans le Principe est contenu le germe (c'est-à-dire l'Œuf du Monde),
זאי lié (dans sa détermination primordiale et essentielle) à l'expansion quaternaire du Principe (dont il constitue lui-même l'achèvement ou l'aboutissement).

Ainsi, l'Œuf du Monde est d'abord contenu dans le Principe, envisagé alors comme le lieu passif et réceptif (étendue) ou le milieu substantiel et

---

et aussi *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, no 5, p. 151 (note 4 de la page précédente). — Remarquons aussi que א est l'initiale du nom divin אהיה, dont nous aurons à reparler, et qui signifie « Je suis » ; il s'agit donc bien, suivant ce que nous venons de dire, de l'affirmation pure et simple de l'Être, dans la totalité de son extension universelle, et indépendamment de quelque attribution que ce soit (distincte de l'Être), quoique les contenant toutes en principe. Si l'on envisageait seulement le déploiement de l'Être (alors spécialisé) dans la manifestation, la conception la plus étendue que nous puissions nous en former (dans l'indéfinité de l'Existence Élémentaire) est représentée par le nom אל, dans lequel la même lettre א est unie à ל, signe d'expansion (voir 2e année, no 12, pp. 309 à 315, les considérations relatives au symbolisme de la douzième Lame du Tarot), et dont אלהים est la forme plurielle collective ; nous reviendrons également sur ces noms, car nous y serons amené par la suite même du texte du premier verset de la Genèse.

(1) Sur le Septénaire considéré comme nombre de la Formation, voir *Remarques sur la production des Nombres*, 1re année, no 9, pp. 191 et 192. — Sur le rôle formateur des *Pitris*, analogue dans la tradition hindoue à celui des *Elohim* dans la tradition hébraïque, mais considéré plus spécialement par rapport au Cycle actuel, voir *Les Néo-Spiritualistes*, 2e année, no 11, p. 297, note, et *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, no 12, p. 323, note.

(2) Voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, no 9, pp. 244 et 245, et aussi *L'Identité Suprême dans l'Ésotérisme musulman*, 2e année, nos 6, 7 et 8.

embryogénique de toutes les possibilités d'être ; ce germe y existe à l'état potentiel, et contient une indéfinité de virtualités différenciées en puissance, et dont chacune est également susceptible d'un développement indéfini. Le développement de toutes ces existences virtuelles et relatives (puisque réfractées dans le domaine de *Mâyâ* ou de l'Illusion), passant de la puissance à l'acte pour parcourir la « Roue de Vie », c'est-à-dire le cycle temporel (ou du moins envisagé par nous temporellement, c'est-à-dire sous l'aspect de la succession) de leurs modifications extérieures et substantielles (lesquelles n'altèrent en rien leur unité et leur identité intimes et essentielles), ce développement, disons-nous, termine (en mode manifesté) l'expansion quaternaire du Principe, envisagé cette fois comme la Cause Suprême active et productrice (le point dont l'irradiation illimitée remplit toute l'étendue, laquelle n'a de réalité actuelle que par lui, et n'est sans lui, ou plutôt sans son activité, qu'une pure possibilité « vide et sans forme ») (1). Et cette expansion cruciale, traçant dans tous les Mondes le Schéma du Divin Tétragramme, n'est pas autre chose, métaphysiquement, que la réalisation totale de l'Homme Universel, réalisation qui a son point des départ au-delà de tous les Mondes et de tous les Cycles (de Création et d'Émanation), à l'originelle et primordiale affirmation du Verbe Éternel.

Analogiquement, le Tétragramme יהוה, qui est le développement quaternaire de י, hiéroglyphe de la Puissance Suprême (2), se termine de même par le second ה (3), qui représente effectivement l'Œuf du Monde (conçu de l'Esprit-Saint par la Vierge Céleste, et, comme tel, identifié à *Hiranyagarbha*, ainsi que nous l'avons dit), les trois premières lettres représentant respectivement les trois Hypostases Divines (comme les trois lettres de ברא, mais dans l'ordre logiquement normal, et d'ailleurs à un point de vue tout différent, beaucoup plus universellement applicable) (4).

Enfin, le nombre total donné par les valeurs numériques des six lettres du mot בראשית est : 203 + 710 = 913 ; les trois chiffres dont se compose l'expression figurative de ce nombre correspondent hiéroglyphiquement aux trois lettres טאג, dont l'ensemble signifie l'enveloppement initial du germe (5), c'est-à-dire de l'Œuf du Monde, lorsqu'il se trouve dans l'état,

---

(1) Voir *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, nos 2 à 6.

(2) Voir la planche hors texte contenue dans le no 2 de la 2e année, ainsi que l'explication s'y rapportant (notamment pp. 50 et 51). — A ce point de vue, le Tétragramme entier est synthétisé schématiquement dans la lettre א, de la façon que nous avons indiquée plus haut.

(3) Nous avons trouvé précédemment cette lettre ה comme synthétisant la valeur numérique totale des trois lettres ברא.

(4) Sur cette correspondance des trois lettres de ברא, voir 2e année, no 12, p. 307.

(5) Le sens hiéroglyphique de la lettre ט est : envelopper (circulairement ou sphériquement, comme l'indiquent à la fois sa forme et sa valeur numé-

actuellement indifférencié, de détermination potentielle (étant dès lors créé, mais sans aucune effectuation formelle), au sein du Principe féminin dont la nature a été étudiée précédemment par nous (1).

Le nombre 913 se réduit à $9 + 1 + 3 = 13$, correspondant, comme rang alphabétique, à la lettre מ, qui représente encore le même Principe féminin, c'est-à-dire, suivant nos explications antérieures, la Vierge Céleste envisagée dans son rôle cosmogonique, dans le Triangle des Grandes Eaux, qui représente le domaine de l'Embryogénie Temporelle (2).

Le nombre 13 exprime en outre l'idée, non seulement de la Transformation définitive (ou du passage au-delà de la Forme), mais aussi des modifications multiples que les êtres traversent (dans le Courant des Formes) pour parvenir finalement à ce but dernier de toute existence manifestée ; et l'ensemble de ces modifications, s'enchaînant logiquement et se correspondant analogiquement dans tous les Mondes et dans tous les Cycles, constitue précisément, comme somme indéfinie d'une indéfinité d'éléments, le déploiement intégral de la Création accomplie par l'opération du Verbe Universel.

Enfin, dans la figuration du nombre 13 (qui se trouve aussi, précédé du chiffre « circonférentiel » 9, dans 913), l'Unité est immédiatement suivie du Ternaire, qui est son « assignation » extérieure, conçue comme objet de connaissance distinctive (quoique encore synthétique et universelle) ; de plus, ce nombre 13 se réduit à $1 + 3 = 4$, et le Quaternaire, auquel on aboutit ainsi comme dernière synthèse, et qui, comme on le sait, est le nombre de l'Émanation, c'est-à-dire de la manifestation principielle du Verbe en l'*Adam Qadmon* (3), nous montre ici dans la Création la réalisation en mode positif des potentialités illimitées de l'Homme Universel (4).

Telles sont les principales considérations que l'on peut déduire de l'étude du mot בראשית, par lequel s'ouvre le Livre de la Genèse.

(*A suivre.*) T.

---

rique 9), couvrir (en latin *tegere*, mot dans la racine duquel on trouve les lettres équivalentes à ט et ג, que nous avons précisément à considérer ici), et, par suite, protéger ; de là dérive le symbolisme du Silence et de l'Isolement initiatiques (neuvième Lame du Tarot).

(1) Voir 2e année, no 11, pp. 291 et 292.

(2) Sur la lettre מ, et sur son « antagonisme » par rapport à la lettre י, voir 2e année, no 2, pp. 52 à 54.

(3) Voir *Remarques sur la production des Nombres*, 2e année, no 8, p. 156.

(4) Voir 2e année, no 12, p. 314.

LES CONDITIONS DE L'EXISTENCE CORPORELLE

D'après le *Sânkhya* de Kapila, il existe cinq *tanmâtras* ou essences élémentaires (1), perceptibles (ou plutôt « conceptibles ») idéalement, mais incompréhensibles et insaisissables sous un mode quelconque de la manifestation universelle, parce que non-manifestées elles-mêmes ; pour cette même raison, il est impossible de leur attribuer des dénominations particulières, car elles ne peuvent être définies par aucune représentation formelle (2). Ces *tanmâtras* sont les principes potentiels, ou, pour employer une expression qui rappelle la doctrine de Platon, les « idées-archétypes » des cinq éléments du monde matériel physique, ainsi, bien entendu, que d'une indéfinité d'autres modalités de l'existence manifestée, correspondant analogiquement à ces éléments dans les degrés multiples de cette existence ; et, selon la même correspondance, ces idées principielles impliquent aussi en puissance, respectivement, les cinq conditions dont les combinaisons constituent les délimitations de cette possibilité particulière de manifestation que nous appelons l'existence corporelle. Ainsi, les cinq *tanmâtras* ou idées principielles sont les éléments « essentiels », causes primordiales des cinq éléments « substantiels » de la manifestation physique, qui n'en sont que des déterminations particulières, des modifications extérieures. Sous cette modalité physique, ils s'expriment dans les cinq conditions selon lesquelles se formulent les lois de l'existence corporelle (3) ; la loi, intermédiaire entre le principe et la conséquence, traduit la relation de la cause à l'effet (relation dans laquelle on peut regarder la cause comme active et l'effet comme passif) (4), ou de l'essence à la substance, considérées comme

(1) Sur l'étymologie du mot *tanmâtra*, voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, n° 9, p. 241, note 1.

(2) On ne peut que les désigner par analogie avec les différents ordres de qualités sensibles, car c'est par là seulement que nous pouvons les connaître (indirectement, dans quelques-uns de leurs effets particuliers) en tant que nous appartenons, comme êtres individuels et relatifs, au monde de la manifestation.

(3) Les cinq *tanmâtras* ne peuvent cependant pas être considérés comme étant manifestés par ces conditions, non plus que par les éléments et par les qualités sensibles qui correspondent à ceux-ci ; mais c'est au contraire par les cinq *tanmâtras* (en tant que principe, support et fin) que toutes ces choses sont manifestées, et ensuite tout ce qui résulte de leurs combinaisons indéfinies.

(4) Sur la relation qui unit la cause et l'effet, et sur la nécessité de leur

l'א et le ת, les deux points extrêmes de la modalité de manifestation que l'on envisage (et qui, dans l'universalité de leur extension, le sont de même pour chaque modalité). Mais ni l'essence ni la substance n'appartiennent en elles-mêmes au domaine de cette manifestation, pas plus que les deux extrémités de l'*Yn-yang* ne sont contenues dans le plan de la courbe cyclique ; elles sont de part et d'autre de ce plan, et c'est pourquoi, en réalité, la courbe de l'existence n'est jamais fermée (1).

Les cinq éléments du monde physique (2) sont, comme on le sait, l'Éther (*Âkâsha*), l'Air (*Vâyu*), le Feu (*Téjas*), l'Eau (*Apa*), et la Terre (*Prithvi*) ; l'ordre dans lequel ils sont énumérés est celui de leur développement, conformément à l'enseignement du *Véda* (3). On a souvent voulu assimiler les éléments aux différents états ou degrés de condensation de la matière physique, se produisant à partir de l'Éther primordial homogène, qui remplit toute l'étendue, unissant ainsi entre elles toutes les parties du monde corporel ; à ce point de vue, on fait correspondre, en allant du plus dense au plus subtil, c'est-à-dire dans l'ordre inverse de celui de leur différenciation, la Terre à l'état solide, l'Eau à l'état liquide, l'Air à l'état gazeux, et le Feu à un état encore plus raréfié, assez semblable à l' « état radiant » récemment découvert par les physiciens et actuellement étudié par eux, à l'aide de leurs méthodes spéciales d'observation et d'expérimentation. Ce point de vue renferme assurément une part de vérité, mais il est trop systématique, c'est-à-dire trop étroitement particularisé, et l'ordre qu'il établit dans les éléments diffère du précédent sur un point, car il place le Feu avant l'Air et immédiatement après l'Éther, comme s'il était le premier élément se différenciant au sein de ce milieu cosmique originel (4). Au contraire, d'après l'enseignement conforme à la doctrine orthodoxe, c'est l'Air qui est ce premier élément, et cet Air, élément neutre (ne contenant qu'en puissance la dualité active-passive), produit en lui-même, en se différenciant par polarisation (faisant passer cette dualité de la puissance à l'acte), le Feu, élément actif, et l'Eau, élément passif (on pourrait dire « réactif », c'est-à-

---

coexistence, voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, no 10, pp. 262 et 263.

(1) Voir *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, no 4, p. 119.

(2) Chacun de ces éléments primitifs est appelé *bhûta*, de *bhû*, « être », plus particulièrement au sens de « subsister » ; ce terme *bhûta* implique donc une détermination substantielle, ce qui correspond bien, en effet, à la notion d'élément corporel.

(3) L'origine de l'Éther et de l'Air, non mentionnée dans le texte du *Véda* où la genèse des trois autres éléments est décrite (*Chhândogya Upanishad*), est indiquée dans un autre passage (*Taittirîyaka Upanishad*).

(4) Au sujet des enseignements qui contiennent des opinions partiellement hétérodoxes, comme c'est ici le cas, voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, no 9, p. 237, note 2.

dire agissant en mode réfléchi, corrélativement à l'action en mode spontané de l'élément complémentaire), dont l'action et réaction réciproque donne naissance (par une sorte de cristallisation ou de précipitation résiduelle) à la Terre, « élément terminant et final » de la manifestation corporelle (1). Nous pourrions considérer plus justement les éléments comme différentes modalités vibratoires de la matière physique, modalités sous lesquelles elle se rend perceptible successivement (en succession purement logique, bien entendu) (2) à chacun des sens de notre individualité corporelle; d'ailleurs, tout ceci sera suffisamment expliqué et justifié par les considérations que nous allons avoir à exposer dans la suite de cette étude.

Nous devons, avant tout, établir que l'Éther et l'Air sont des éléments distincts, contrairement à ce que soutiennent quelques écoles hétérodoxes (3); mais, pour rendre plus compréhensible ce que nous dirons sur cette question, nous rappellerons d'abord que les cinq conditions à l'ensemble desquelles est soumise l'existence corporelle sont l'espace, le temps, la matière, la forme et la vie (4). Par suite, on peut, pour réunir en une seule définition l'énoncé de ces cinq conditions, dire qu'un corps est « une forme matérielle vivant dans le temps et dans l'espace »; d'autre part, lorsque nous employons l'expression « monde physique », c'est toujours comme synonyme de « domaine de la manifestation corporelle » (5). Ce n'est que provisoirement que nous avons énuméré ces conditions dans l'ordre précédent, sans préjuger de rien à l'égard des relations qui existent entre elles, jusqu'à ce que nous ayons, au cours de notre exposé, déterminé leurs correspondances respectives avec les cinq sens et avec les cinq éléments, qui, d'ailleurs, sont tous semblablement soumis à l'ensemble de ces cinq conditions.

---

(1) Voir *L'Archéomètre*, 1re année, n° 10, p. 218, note 2.

(2) Nous ne pouvons, en effet, songer en aucune façon à réaliser une conception dans le genre de celle de la statue idéale qu'a imaginée Condillac dans son *Traité des Sensations*.

(3) Notamment les *Jainas*, les *Bauddhas* et les *Chârvâkas*, avec lesquels la plupart des philosophes atomistes grecs sont d'accord sur ce point; il faut cependant faire une exception pour Empédocle, qui admet les cinq éléments, mais en les supposant développés dans l'ordre suivant: l'Éther, le Feu, la Terre, l'Eau et l'Air; nous n'y insisterons pas davantage, car nous ne nous proposons pas d'examiner ici les opinions des différentes écoles grecques de « philosophie physique » (voir traduction des *Philosophumena*, p. 1, note 1).

(4) Voir *Les Néo-Spiritualistes*, 2e année, n° 9, p. 247, note 2.

(5) Le manque d'expressions adéquates, dans les langues occidentales, est souvent une grande difficulté pour l'exposition des idées métaphysiques, comme nous l'avons déjà fait remarquer à diverses reprises (voir notamment *Projet d'explication des termes techniques des différentes doctrines traditionnelles*, 1re année, n° 12).

1° *Âkâsha*, l'Éther, qui est considéré comme l'élément le plus subtil et celui dont procèdent tous les autres (formant, par rapport à son unité primordiale, un quaternaire de manifestation), occupe tout l'espace physique, ainsi que nous l'avons dit (1) ; pourtant, ce n'est pas immédiatement par lui que cet espace est perçu, et sa qualité particulière n'est pas l'étendue, mais le son ; ceci nécessite quelque explication. En effet, l'Éther, envisagé en lui-même, est primitivement homogène ; sa différenciation, qui engendre les autres éléments (en commençant par l'Air) a pour origine un mouvement élémentaire se produisant, à partir d'un point initial quelconque, dans ce milieu cosmique indéfini. Ce mouvement élémentaire est le prototype du mouvement vibratoire de la matière physique ; au point de vue spatial, il se propage autour de son point de départ en mode isotrope, c'est-à-dire par des ondes concentriques, en vortex hélicoïdal suivant toutes les directions de l'espace, ce qui constitue la figure d'une sphère indéfinie ne se fermant jamais (2). Pour marquer déjà les rapports qui relient entre elles les différentes conditions de l'existence corporelle, telles que nous les avons précédemment énumérées, nous ajouterons que cette forme sphérique est le prototype de toutes les formes : elle les contient toutes en puissance, et sa première différenciation en mode polarisé peut être représentée par la figuration de l'*Yn-yang*, ainsi qu'il est facile de s'en rendre compte en se reportant, par exemple, à la conception symbolique de l'Androgyne de Platon (3).

Le mouvement, même élémentaire, suppose nécessairement l'espace, ainsi que le temps, et l'on peut même dire qu'il est en quelque sorte la résultante de ces deux conditions, puisqu'il en dépend nécessairement, comme l'effet dépend de la cause (dans laquelle il est impliqué en puissance) (4) ; mais ce n'est pas le mouvement élémentaire, par lui-même, qui nous donne immédiatement la perception de l'espace (ou plus exactement de l'étendue). En effet, il importe de bien remarquer que, quand nous parlons du mouvement qui se produit dans l'Éther à l'origine de toute différenciation, il ne s'agit exclusivement que du mouvement élémentaire, que nous pouvons appeler

---

(1) « L'Éther, qui est répandu partout, pénètre en même temps l'extérieur et l'intérieur des choses » (citation de Shankarâchârya, dans *Le Démiurge*, 1re année, n° 4, p. 69).

(2) Voir *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, n° 3, pp. 99 et 100.

(3) Ceci pourrait encore être appuyé par diverses considérations d'ordre embryologique, mais qui s'écarteraient trop de notre sujet pour que nous puissions faire plus que de noter simplement ce point en passant, quitte à y revenir, s'il y a lieu, dans une autre occasion. — Voir aussi *Commentaires sur le Tableau Naturel de L.-Cl. de Saint-Martin*, 2e année, n° 8, p. 229.

(4) Cependant, il est bien entendu que le mouvement ne peut commencer, dans les conditions spatiale et temporelle qui rendent sa production possible, que sous l'action (activité extériorisée, en mode réfléchi) d'une cause principielle qui est indépendante de ces conditions (voir plus loin).

mouvement ondulatoire ou vibratoire simple (de longueur d'onde et de période infinitésimales), pour indiquer son mode de propagation (qui est uniforme dans l'espace et dans le temps), ou plutôt la représentation géométrique de celui-ci ; c'est seulement en considérant les autres éléments que nous pourrons envisager des modifications complexes de ce mouvement vibratoire, modifications qui correspondent pour nous à divers ordres de sensations. Ceci est d'autant plus important que c'est précisément sur ce point que repose toute la distinction fondamentale entre les qualités propres de l'Éther et celles de l'Air.

Nous devons nous demander maintenant quelle est, parmi les sensations corporelles, celle qui nous présente le type sensible du mouvement vibratoire, qui nous le fait percevoir en mode direct, sans passer par l'une ou l'autre des diverses modifications dont il est susceptible. Or la physique élémentaire elle-même nous enseigne que ces conditions sont remplies par la vibration sonore, dont la longueur d'onde est comprise, de même que la vitesse de propagation (1), dans les limites appréciables à notre perception sensible ; on peut donc dire, par suite, que c'est le sens de l'ouïe qui perçoit directement le mouvement vibratoire. Ici, on objectera sans doute que ce n'est pas la vibration éthérique qui est ainsi perçue en mode sonore, mais bien la vibration d'un milieu gazeux, liquide ou solide ; il n'en est pas moins vrai que c'est l'Éther qui constitue le milieu originel de propagation du mouvement vibratoire, lequel, pour entrer dans les limites de perceptibilité qui correspondent à l'étendue de notre faculté auditive, doit seulement être amplifié par sa propagation à travers un milieu plus dense (matière pondérable), sans perdre pour cela son caractère de mouvement vibratoire simple (mais sa longueur d'onde et sa période n'étant plus alors infinitésimales). Pour manifester ainsi la qualité sonore, il faut que ce mouvement la possède déjà en puissance (directement) (2) dans son milieu originel, l'Éther, dont, par conséquent, cette qualité, à l'état potentiel (d'indifférenciation primordiale), constitue bien la nature caractéristique par rapport à notre sensibilité corporelle (3).

---

(1) La vitesse, dans un mouvement quelconque, est le rapport, à chaque instant, de l'espace parcouru au temps employé pour le parcourir ; et, dans sa formule générale, ce rapport (constant ou variable suivant que le mouvement est uniforme ou non) exprime la loi déterminante du mouvement considéré (voir un peu plus loin).

(2) Il possède bien aussi en puissance les autres qualités sensibles, mais indirectement, puisqu'il ne peut les manifester, c'est-à-dire les produire en acte, que par différentes modifications complexes (l'amplification ne constituant au contraire qu'une modification simple, la première de toutes).

(3) D'ailleurs, cette même qualité sonore appartient également aux quatre autres éléments, non plus comme qualité propre ou caractéristique, mais en tant qu'ils procèdent tous de l'Éther ; chaque élément, procédant immédiate-

D'autre part, si l'on recherche quel est celui des cinq sens par lequel le temps nous est plus particulièrement manifesté, il est facile de se rendre compte que c'est le sens de l'ouïe ; c'est d'ailleurs là un fait qui peut être vérifié expérimentalement par tous ceux qui sont habitués à contrôler l'origine respective de leurs diverses perceptions. La raison pour laquelle il en est ainsi est la suivante : pour que le temps puisse être perçu matériellement (c'est-à-dire entrer en relation avec la matière, en ce qui concerne spécialement notre organisme corporel), il faut qu'il devienne susceptible de mesure, car c'est là, dans le monde physique, un caractère général de toute qualité sensible (lorsqu'on la considère en tant que telle) (1) ; or il ne l'est pas directement pour nous, parce qu'il n'est pas divisible en lui-même, et que nous ne concevons la mesure que par la division, du moins d'une façon usuelle et sensible (car on peut cependant concevoir de tout autres modes de mesure, par exemple l'intégration) (2). Le temps ne sera donc rendu mesurable qu'autant qu'il s'exprimera en fonction d'une variable divisible, et, comme nous le verrons un peu plus loin, cette variable ne peut être que l'espace, la divisibilité étant une qualité essentiellement inhérente à celui-ci. Par suite, pour mesurer le temps, il faudra l'envisager en tant qu'il entre en relation avec l'espace, qu'il s'y combine en quelque sorte, et le résultat de cette combinaison est le mouvement, dans lequel l'espace parcouru, étant la somme d'une série de déplacements élémentaires envisagés en mode successif (c'est-à-dire précisément sous la condition temporelle), est fonction (3) du temps employé pour le parcourir ; la relation qui existe entre cet espace et ce temps exprime la loi du mouvement considéré (4). Inversement, le temps pourra alors s'exprimer de même en fonction de l'espace, en renversant le rapport considéré précédemment comme existant entre ces deux conditions dans un mouvement déterminé ; ceci revient à considérer ce mouvement comme une représentation spatiale du temps. La représentation la plus naturelle sera celle qui se traduira numériquement par

---

ment de celui qui le précède dans la série indiquant l'ordre de leur développement successif, est perceptible aux mêmes sens que celui-ci, et, en plus, à un autre sens qui correspond à sa propre nature particulière.

(1) Ce caractère est impliqué par la présence de la matière parmi les conditions de l'existence physique ; mais, pour réaliser la mesure, c'est à l'espace que nous devons rapporter toutes les autres conditions, comme nous le voyons ici pour le temps ; nous mesurons la matière elle-même par division, et elle n'est divisible qu'autant qu'elle est étendue, c'est-à-dire située dans l'espace (voir plus loin pour la démonstration de l'absurdité de la théorie atomiste).

(2) Voir *Les Néo-Spiritualistes*, 2e année, no 11, pp. 293 et 294.

(3) Au sens mathématique de quantité variable qui dépend d'une autre.

(4) C'est la formule de la vitesse, dont nous avons parlé précédemment, et qui, considérée pour chaque instant (c'est-à-dire pour des variations infinitésimales du temps et de l'espace), représente la dérivée de l'espace par rapport au temps.

la fonction la plus simple ; ce sera donc un mouvement oscillatoire (rectiligne ou circulaire) uniforme (c'est-à-dire de vitesse ou de période oscillatoire constante), qui peut être regardé comme n'étant qu'une sorte d'amplification (impliquant d'ailleurs une différenciation par rapport aux directions de l'espace), du mouvement vibratoire élémentaire ; puisque tel est aussi le caractère de la vibration sonore, on comprend immédiatement par là que ce soit l'ouïe qui, parmi les sens, nous donne spécialement la perception du temps.

Une remarque qu'il nous faut ajouter dès maintenant, c'est que, si l'espace et le temps sont les conditions nécessaires du mouvement, ils n'en sont point les causes premières ; ils sont eux-mêmes des effets, au moyen desquels est manifesté le mouvement, autre effet (secondaire par rapport aux précédents, qui peuvent être regardés en ce sens comme ses causes immédiates, puisqu'il est conditionné par eux) des mêmes causes essentielles, qui contiennent potentiellement l'intégralité de tous leurs effets, et qui se synthétisent dans la Cause totale et suprême, conçue comme la Puissance Universelle, illimitée et inconditionnée (1). D'autre part, pour que le mou-

---

(1) Ceci est très clairement exprimé dans le symbolisme biblique : en ce qui concerne l'application cosmogonique spéciale au monde physique, *Qaïn* (« le fort et puissant transformateur, celui qui centralise, saisit et assimile à soi ») correspond au temps, *Habel* (« le doux et pacifique libérateur, celui qui dégage et détend, qui évapore, qui fuit le centre ») à l'espace, et *Sheth* (« la base et le fond des choses ») au mouvement (voir les travaux de Fabre d'Olivet). La naissance de *Qaïn* précède celle d'*Habel*, c'est-à-dire que la manifestation perceptible du temps précède (logiquement) celle de l'espace, de même que le son est la qualité sensible qui se développe la première ; le meurtre d'*Habel* par *Qaïn* représente alors la destruction apparente, dans l'extériorité des choses, de la simultanéité par la succession ; la naissance de *Sheth* est consécutive à ce meurtre, comme conditionnée par ce qu'il représente, et cependant *Sheth*, ou le mouvement, ne procède point en lui-même de *Qaïn* et d'*Habel*, ou du temps et de l'espace, bien que sa manifestation soit une conséquence de l'action de l'un sur l'autre (en regardant alors l'espace comme passif par rapport au temps) ; mais, comme eux, il naît d'*Adam* lui-même, c'est-à-dire qu'il procède aussi directement qu'eux de l'extériorisation des puissances de l'Homme Universel, qui l'a, comme le dit Fabre d'Olivet, « généré, au moyen de sa faculté assimilatrice, en son ombre réfléchie ». — Sur le nom de *Sheth*, voir *L'Archéomètre*, 2e année, nº 7, p. 192, et nº 11, p. 292.

Le temps, sous ses trois aspects de passé, de présent et du futur, unit entre elles toutes les modifications, considérées comme successives, de chacun des êtres qu'il conduit, à travers le Courant des Formes, vers la Transformation finale ; ainsi, *Shiva*, sous l'aspect de *Mahâdéva*, ayant les trois yeux et tenant le *trishûla* (trident), se tient au centre de la Roue des Choses. L'espace, produit par l'expansion des potentialités d'un point principiel et cen-

vement puisse se réaliser en acte, il faut quelque chose qui soit mû, autrement dit une substance (au sens étymologique du mot) (1) sur laquelle il s'exerce ; ce qui est mû, c'est la matière, qui n'intervient ainsi dans la production du mouvement que comme condition purement passive. Les réactions de la matière soumise au mouvement (puisque la passivité implique toujours une réaction) développent en elle les différentes qualités sensibles, qui, comme nous l'avons déjà dit, correspondent aux éléments dont les combinaisons constituent cette modalité de la matière que nous connaissons (en tant qu'objet, non de perception, mais de pure conception) (2) comme le « substratum » de la manifestation physique. Dans ce domaine, l'activité n'est donc pas inhérente à la matière et spontanée en elle, mais elle lui appartient, d'une façon réflexe, en tant que cette matière coexiste avec l'espace et le temps, et c'est cette activité de la matière en mouvement qui constitue, non pas la vie en elle-même, mais la manifestation de la vie dans le domaine que nous considérons. Le premier effet de cette activité est de donner à cette matière la forme, car elle est nécessairement informe tant qu'elle est à l'état homogène et indifférencié, qui est celui de l'Éther primordial ; elle est seulement susceptible de prendre toutes les formes qui sont potentiellement contenues dans l'extension intégrale de sa possibilité particulière (3). On peut donc dire que c'est aussi le mouvement qui détermine la manifestation de la forme en mode physique ou corporel ; et, de même que toute forme procède, par différenciation, de la forme sphérique primordiale, tout mouvement peut se réduire à un ensemble d'éléments dont chacun est un mouvement vibratoire hélicoïdal, qui ne se différenciera du

---

tral (voir *Le Symbolisme de la Croix*, 2e année, nos 2 à 6), fait coexister dans son unité la multiplicité des choses, qui, considérées (extérieurement et analytiquement) comme simultanées, sont toutes contenues en lui et pénétrées par l'Éther qui le remplit entièrement ; de même, *Vishnu*, sous l'aspect de *Vâsudêva*, manifeste les choses, les pénétrant dans leur essence intime, par de multiples modifications, réparties sur la circonférence de la Roue des Choses, sans que l'unité de son Essence suprême en soit altérée (cf. *Bhagavad-Gîtâ*, X ; voir aussi *L'Archéomètre*, 2e année, no 2, p. 48, notes 1 et 3). Enfin, le mouvement, ou mieux la « mutation », est la loi de toute modification ou diversification dans le manifesté, loi cyclique et évolutive, qui manifeste *Prajâpati*, ou *Brahmâ* considéré comme « le Seigneur des Créatures », en même temps qu'il en est « le Substanteur et le Sustenteur organique » (voir *L'Archéomètre*, 1re année, no 9, p. 187, note 3, et no 11, p. 248, note 2).

(1) Mais non au sens où l'entend Spinoza (voir *La Constitution de l'être humain et son évolution posthume selon le Védânta*, 2e année, no 9, p. 239, note 1).

(2) Cf. le dogme de l' « Immaculée Conception » (voir *Pages dédiées à Mercure*, 2e année, no 1, p. 35).

(3) Voir *Le Démiurge*, 1re année, no 4, p. 68 (citation du *Véda*).

vortex sphérique élémentaire qu'autant que l'espace ne sera plus envisagé comme isotrope.

Nous avons déjà eu ici à considérer l'ensemble des cinq conditions de l'existence corporelle, et nous aurons à y revenir, à des points de vue différents, à propos de chacun des quatre éléments dont il nous reste à étudier les caractères respectifs.

(*A suivre.*) T PALINGÉNIUS.

LES CATÉGORIES DE L'INITIATION

(TARTÎBUT-TAÇAWWUF)

par le plus grand des Maîtres spirituels

SEYIDI MOHYIDDIN IBN ARABI

(*Suite*)

III

La troisième catégorie est celle des *Hâmidûn*, c'est-à-dire de « ceux qui glorifient ». Ils sont les maîtres des invocations et des eulogies divines, et ils sont préparés aux saintes douceurs et aux subtilités des lumières. On les appelle aussi les *Afrâd*, c'est-à-dire les « Solitaires », ou bien « ceux qui sont arrivés au but de l'initiation » (= *El-Wâçilûn*), ou bien les « Sages » (= *El-Hokamâ*). C'est à leur propos que le Prophète a dit : « Marchez en avant comme avancent les isolés. » On demanda : « O Prophète d'Allah ! qui sont donc les isolés ? » Il répondit : « Ceux qui célèbrent... et qui viennent légèrement au jour du Jugement dernier. » Le nombre des *Afrâd* n'est ni connu ni déterminé. Ils arrivent à l'initiation (et opèrent par elle) d'une façon particulière (c'est-à-dire que chacun d'eux a une formule spéciale d'initiation). Ils ne tombent pas (par conséquent) sous les regards ou la surveillance de « l'Apogée spirituelle » de l'époque (1), mais restent cachés dans le *maqâm* appelé « la Cellule ». « L'Apogée spirituelle » ne les connaît pas et ne peut voir ou juger leur situation. *Kidr* — que la divine paix soit sur lui — est leur maître. C'est pourquoi ce prophète dit à Moïse — que la divine paix soit sur lui — : « Je possède une science qui procède de celle d'Allah et que tu ne peux avoir. » Or, Moïse était « l'Apogée » de l'époque (2). (La tradition que

(1) C'est ainsi que je me risque à traduire le terme *Qutb*, pluriel *Aqtâb*, quoique ce mot se rende ordinairement par « Pôle ». Je le compare au « Shang » chinois, qui signifie : (a) Montagne, (b) Pôle, (c) Maître spirituel. On peut encore faire d'autres comparaisons avec le terme sanscrit *Mérou*.

(2) *Kidr* est un personnage aussi mystérieux qu'important dans l'ésotérisme musulman. Il joue souvent auprès des plus grands saints le même rôle que Gabriel auprès du Prophète d'Allah. Il est l'Océan de la science

nous venons de citer montre donc que) les « Apogées » n'ont absolument aucune connaissance des conditions, circonstances et états extatiques ou autres des « Solitaires ».

Les paroles des hommes de cette catégorie concernent les invocations, leurs gradations, nuances, etc. ; les vertus particulières à chacun des noms divins ; le nombre de ceux qui réellement invoquent dans l'humanité. Il y en a qui invoquent par « la langue », par « l'âme animale », par le « cœur », par « l'intelligence » (1), par « l'occulte » (2). Il y en a aussi « qui sont la substance même de Celui qu'ils invoquent ». Ils disent :

« Je T'ai invoqué ; cependant, je ne T'ai point vu absent de moi. — Tu n'es pas (non plus) de ceux dont l'invocation est autre que la nature intime (de l'invocateur). — Car Tu es l'invocation de ceux qui invoquent, leur substance même, — Lorsque ces hommes se dépouillent de leurs propres attributs (3). »

Ils distinguent trois faces de l'invocation : le commencement, le milieu et la fin. On commence par la prise de la direction avec sincérité. La seconde période est caractérisée par une lumière qui expose la voie. La troisième et dernière l'est par un état mental supérieur qui fait tout pénétrer. L'invocation a encore une souche, une branche, une condition, un « tapis » ou réseau de développement, et une vertu spéciale. Sa souche est la pureté. Sa branche est la fidélité. Sa condition est la « Présence » (4). Son « tapis » est l'œuvre bienfaisante et pieuse. Sa vertu spéciale est « l'ouverture évidente », une sorte de conquête du Ciel.

ésotérique. On le représente comme le distributeur des eaux de la vie et de l'immortalité, et son nom est lié à l'universel et important symbole du poisson. Sa légende se trouve dans le Qorân, ch. XVIII, vv. 64 à 82.

(1) Je traduis *El-Aqlu* par « l'intelligence » à cause de l'étymologie. *AQL* signifie lier ensemble. « Intelligence » vient d'*inter* + *legere*. Cependant, « la Raison » serait un terme moins inexact. Comme faculté psychique, *El-Aqlu* est un peu la conscience de l'homme, et un peu la faculté synthétisante. Dans l'ordre cosmologique, *El-Aqlu* est la première chose qu'Allah créa. Donc, tout ce qui est créé après est le « scibile ». Tout ce qui est avant lui est éternel. On compte ordinairement deux facultés psychiques avant lui : « l'occulte » et « l'occulte de l'occulte ».

(2) *Es-Sirr* : voir *La Gnose*, 2e année, no 2, p. 65.

(3) Ici, nous touchons aux arcanes mêmes du dervichisme pratique, c'est-à-dire l'identité absolue entre l'invocation, l'invoquant et l'Invoqué. Le pendant métaphysique consiste en l'identité absolue entre le nom, le nommant et le Nommé. — *Fanâ'us-çifati* (= le dépouillement des attributs) est, actuellement, l'abandon de toute espèce de sentimentalisme, dont nous avons souvent parlé dans cette Revue. *Fanâ'ul-afâl* (= le dépouillement des actions) est le renoncement aux récompenses. On pourrait dire que c'est l'abandon du fétichisme des gestes.

(4) *El-Hudûr*, la présence ou la présentation réelle, l'attention ou le résultat d'une sorte d'attention.

Le but du Çufisme, selon eux, est la pureté des mœurs et la vérification de ce qui se révèle d'en haut. On dit que la pureté des pensées dépend de la permanence des invocations.

Leur activité repose sur dix colonnes : la persévérance, l'espoir, la gratitude, la pudeur, la sincérité, la juste préférence, le bon caractère, l'humilité, le courage et la faculté de toujours être disposé à agir immédiatement et sans réserve quand on reçoit l'ordre d'agir.

Les noms d'Allah auxquels ils s'attachent de préférence sont : « Le Reconnaissant », « Celui que l'on glorifie », « L'Indépendant », « La Lumière ».

Lorsqu'on est en ce *maqâm* fortifié par un de ces noms, on devient le familier de « Celui que l'on invoque », on s'ennuie de tout ce qui n'est pas Lui, préférant avant tout le voyage ou la solitude, ou cherchant les lieux inhabités, comme les déserts, etc.

IV

La quatrième catégorie est celle des *Sâ'ihûn* ou « Voyageurs », qui préfèrent le « Divin Vrai » à toute autre chose,... et s'exhortent mutuellement au « Divin Vrai » et à la « persévérance courageuse » (1). Ils portent le nom d'*Abdâl* (singulier *Badal*=vicaire, remplaçant) et « maîtres de la perfection ». Ils sont sept, tous des hommes. Ils transmutent leurs mondes ; leurs personnes sont purifiées des scories inhérentes à la condition humaine. Ils se déplacent, parcourant les pays dans le but extérieur de se rencontrer avec les hommes (d'Allah), recherche qui relève de la nature des gens de bien. Le profit intérieur de leurs voyages consiste en l'acquisition de *maqâmât* supérieurs et d'états d'inspiration provenant de la source généreuse (de tout savoir), cela par (la grâce de Celui qui est) la Majesté et la Perfection.

El-Kalwah, c'est-à-dire la solitude, voire même la claustration volontaire, a, selon eux, deux buts : ta propre tranquillité de la part des gens ; la tranquillité des gens de ta part ; chercher à comprendre ; chercher la science ; chercher à obtenir comme une faveur céleste les vertus infuses et les sciences inspirées (que l'on ne peut acquérir par aucune étude, mais) qui sont accordées aux élus par la grâce pure et qui ne se trouvent qu'auprès du trône d'Allah ; être favorisé par l'identification des noms, par la réalisation, par « l'existence du cercle » ; la perte de tout savoir provenant du dehors ; se réaliser dans les esprits ; le souffle des mystères. La « solitude » comporte des gradations et des hiérarchies, l'une plus élevée que l'autre, de sorte qu'il est impossible d'accomplir l'une sans avoir parcouru les degrés qui sont au-dessous d'elle et dont elle dépend.

Les gens de cette catégorie sont des esprits tolérants, des cœurs sains, des gens charitables aux croyants.

Leurs paroles concernent ces quatre pratiques : la « faim » (2), la « veille »,

---

(1) Qorân, ch. CIII, v. 3 (trad. Kazimirski).

(2) *El-jaw'u* : c'est la privation graduelle de toute nourriture. *Es-çawm* est

le « silence » et la « solitude ». La « faim » est de deux espèces : la faim des pieux, ayant pour but la perfection du progrès spirituel, et la faim des approchés (*moqarrabûn*), ayant pour but d'augmenter l'adamisme. La « veille » est encore de deux espèces : l'extérieure, qui consiste en l'absence du sommeil, et l'intérieure, qui est l'absence de toute négligence (sorte de contrôle de soi-même). Le « silence » est, ou bien celui de la langue, c'est-à-dire qu'on ne profère aucune parole ; ou bien celui du cœur, que l'on pratique lorsqu'on ne fait attention qu'à Allah. La « solitude » est aussi de deux espèces ; l'extérieure, qui consiste à être à l'abri des regards, et l'intérieure, qui consiste à se séparer des choses. Ces quatre « arkanes » (1) conduisent aux quatre « héritages ». Par la « faim », on apprend à connaître Satan. Par la « veille », on apprend à connaître son « proprium ». Par le « silence », on apprend à connaître le Seigneur. On dit : à celui dont le cœur et la langue se taisent paraît son « occulte » (*sirr-ho*), et son Seigneur se révèle à lui. L'héritage qui résulte de la « solitude » est la connaissance du monde.

(*Leur activité* :) Leurs « stations » (*maqâmât*) sont dix : la surveillance, l'observation de soi-même, l'immunité, la sincérité, la correction, le service, la confiance en Allah, la participation aux influences célestes, la sécurité et l'abandon de soi-même (à Allah).

(*Les noms d'Allah* auxquels ils s'attachent :) Leurs invocations sont basées sur le nom « Allah » et ce qui s'y ajoute en fait d'autres noms divins, par exemple : « Il n'y a d'autres divinités qu'Allah, le Très-Grand, le Doux », « Il n'y a d'autres divinités qu'Allah, le Roi, le Vrai, l'Évident », etc.

Ils discourent sur les *Adâb*, c'est-à-dire sur les convenances hiératiques de la « vision révélatrice », sur les conditions de la « solitude » ou de la claustration volontaire, l'endroit le plus propice où elle doit avoir lieu, la nourriture la plus convenable à prendre pendant cet exercice, l'augmentation graduelle de la « faim », jusqu'à ce qu'on arrive à passer quarante jours et nuits sans prendre aucune nourriture. Nous avons beaucoup de tels jeûnes dans l'hagiographie, ainsi que de miracles qui s'ensuivirent.

Le but du Çufismè, selon eux, est *Et-takalli* et *Et-tadjalli*, c'est-à-dire la « solitude » et la « manifestation ». Ils disent que le Çufisme, c'est-à-dire l'initiation, est la vérification des « arkanes » ou lois immuables dans le but d'atteindre la perfection humaine ou l'universalité. Ils disent que l'initiation est la « préparation » parfaite, obtenue par le « silence », la « veille », la « faim » et la « solitude ». Ils disent :

« O toi qui aspires à la place des *Abdâl*... sans que ton désir soit accompagné d'œuvres, — N'ambitionne pas si haut, tu n'en es pas digne... si tu ne concours avec eux par les états extatiques. — La maison de la sainteté, ses

---

la restriction de la nourriture : on ne mange rien pendant le jour ; c'est le jeûne rituel, tandis que le premier est de l'ascèse pure.

(1) *Rukn*, pluriel *Arkân*, mot à mot : coin, puis principe fondamental. Les langues européennes ont adopté le mot arabe avec la nuance que l'on sait.

coins sont fixés...Les *Abdâl* parmi nos maîtres sont dans elle — Constamment entre le silence et la solitude,... la faim et la veille qui tourmentent le zélé.»

Sache que le *Badal* se prépare quand il pratique le silence, se fortifie quand il se pare (de connaissance), et règne souverainement dans la « manifestation ». « Ensuite nous l'avons créé une seconde fois... » Lorsqu'il a « réalisé » à force de voyages, paraît devant lui son salut et son bonheur. Il croît en amour, en étude et en paroles de sagesse pendant la plupart de ses états extatiques. Cela arrive surtout après le pratique du silence. Le Prophète d'Allah a dit : « Lorsque vous voyez un homme qui se livre aux austérités de l'ascèse tout en parlant peu, approchez-vous de lui : il vous dictera la sagesse. » Le silence juge. On dit que celui qui le pratique efface son égoïsme et anéantit sa quiddité, à cause de la grandeur de la « manifestation ». Il s'affaisse et s'humilie. « Lorsqu'Allah se manifeste à quelqu'un, Il s'humilie devant lui. »

V

La cinquième catégorie est celle des *Râkiûn*, c'est-à-dire « ceux qui s'inclinent », ceux qui s'humilient devant la Grandeur dominicale, qui s'imposent l'hiératisme du culte, qui sont exempts de toute prétention à une récompense quelconque dans ce monde-ci ou dans l'autre. Ceux-là sont les *Malâmatiyah* (1) ; ils sont les « hommes de confiance d'Allah », et ils constituent le groupe le plus élevé. Leur nombre n'est pas limité, mais ils sont placés sous la direction de « l'Apogée spirituelle » (*Qutb*).

(*Leur activité* :) Leur règle les oblige de ne pas faire voir leurs mérites et de ne pas cacher leurs défauts. Néanmoins, ils agissent ouvertement et ils évoluent dans tous les domaines de la « virilité spirituelle » (*Er-radjûliyah*). Ils ont dix « stations » (*maqâmât*) auxquelles ils reviennent et desquelles ils partent ; ce sont : la charité du Savoir, la sagesse, la prévoyance, l'art de juger la « nature intime » des personnes et des choses d'après des signes extérieurs, la glorification, l'inspiration, la « Grande Paix » (2), la sécurité et l'élévation de l'esprit (3).

Les noms d'Allah auxquels ils s'attachent sont les suivants : « Celui qui abaisse », « Celui qui élève », « Celui qui rend glorieux », « Celui qui humilie », etc.

Ils discourent sur le contrôle des actes (par la purification des intentions), sur l'affinement de la piété, la contrainte des passions, l'absence de prétentions auprès d'Allah, l'obéissance à la Tradition prophétique, la pauvreté volontaire, l'indulgence vis-à-vis des autres, la discipline de la parole, non

---

(1) Voir *La Gnose*, 2e année, no 3, pp. 100 et suivantes.

(2) *Es-Sakînah* : linguistiquement, c'est l'hébreu שכינה.

(3) Le nom de la dixième « station » a été omis par le copiste de mon manuscrit.

seulement par le silence, mais encore par l'obligation de parler selon la permission d'Allah, la lumière sharaïte, etc.

Ils parlent aussi des différents « avertissements intérieurs » (*El-Kawathir*), le dominical, l'angélique, l'intellectuel, l'animique et le diabolique, ainsi que des différences entre l'avertissement dominical, celui d'Allah, et celui du Miséricordieux. Ils disent que le premier vient de la « Majesté » (*Djalâl*); celui du Miséricordieux vient de la « Beauté » (*Djamâl*), et celui d'Allah vient de la « Perfection » (*Kamâl*) (1). Le premier avertissement est toujours véridique, selon leur Tradition. Chez le « disciple » (*El-Murîd*), il se manifeste comme l'interprétation exacte des signes extérieurs ; chez le « voyageur » (*Es-Sâlik*), comme « intuition » (*mokâshafah*) ; et, chez l' « initié » (*El-Ârif*), comme « contemplation (*moshâhadah*). L'avertissement qui vient de la « Majesté » efface et anéantit; celui qui vient de la « Beauté » affermit et fortifie ; celui qui vient de la « Perfection » améliore et conduit dans le bon chemin. On se prépare à la « Majesté » par la « Constance » (*Es-Çabr*), à la « Beauté » par la « Gratitude » (*Es-Shukr*), et à la « Perfection » par la « Grande Paix » (*Es-Sakînah*).

Le but du Çufisme, selon eux, est la contrainte des passions, l'absence de prétentions, l'attachement aux noms et aux attributs d'Allah, ainsi que l'incarnation avec eux. Ils disent que le Çufisme, c'est l'humilité, la pauvreté, la « Grande Paix » et la contrition. Ils disent que « le visage du Çufi est abattu (mot à mot : noir) dans ce monde-ci et dans l'autre », indiquant ainsi que l'ostentation tombe avec les prétentions, et que la sincérité de l'adoration se manifeste par la contrition, car il est dit : « Je suis auprès de ceux dont les cœurs sont brisés à cause de Moi. »

(*A suivre.*)

Abdul-Hâdi,
traducteur.

(1) Sur ces trois termes, voir précédemment, 2e année, n° 12, p. 324 (note de la page précédente).

DISSERTATION SUR LE RYTHME ET LA PROSODIE

DES ANCIENS ET DES MODERNES

par

FABRE D'OLIVET

(*Suite*)

Parmi ces catastrophes multipliées, la religion des Thraces se perdit, et leur poésie disparut. Si quelques débris échappèrent au naufrage, ce ne peut être que parmi les Étrusques, ou parmi quelques peuplades celtiques ; et

c'est là, si les Romains n'en ont pas effacé jusqu'aux derniers vestiges, qu'on pourrait espérer les trouver. Les savants curieux de ces sortes de recherches devraient examiner, sous ce point de vue, les Tables Eugubines, trouvées dans les ruines d'un temple de l'Ombrie, vers l'an 1450 (1) ; ils devraient aussi, selon leurs dialectes, se rendre habiles dans le basque, le cymraeg, et l'ancien runique, afin de connaître exactement la forme poétique des plus anciens vers celtiques et scandinaves (2) ; mais ces recherches demanderaient, pour être faites avec fruit, l'application de quelques idées générales, car les idées particulières ne mènent jamais à rien.

Il est présumable que, dans des temps très reculés, et tandis que les Étrusques dominaient en Italie, de la même manière que les Thraces dominaient en Grèce, la versification phénicienne, quelle qu'elle fût, était la seule admise par les Latins. Ce qui me donne cette pensée, c'est qu'il paraît, par un passage assez obscur de Quintilien, que les vers des Saliens qui s'étaient conservés, et dont l'origine remontait très haut, avaient un rythme particulier et différent de celui d'Orphée ; car, si cela n'eût pas été, je ne vois pas pourquoi ce rhéteur aurait dit que les vers de ces prêtres possédaient aussi leur *Carmen* (3). Quoi qu'il en soit de cette idée, il paraît bien que ce fut au moment où la défection des colonies phéniciennes, se communiquant de proche en proche, passa de la Grèce proprement dite dans la Grande Grèce, et gagna toutes les côtes de l'Europe, que la ville de Rome, appelée alors ***Valentia***, secoua le joug de ses gouverneurs étrusques, auxquels elle voulut bien par la suite donner le titre de Rois, pour ajouter à l'illustration de son origine assez mal connue (4), et qu'elle adopta, avec la mythologie d'Orphée, la plu-

---

(1) Il faut lire à ce sujet ce qu'en dit Court de Gébelin : *Monde primitif*, t. VI, Disc. prélim., p. CCXXVIII.

(2) Surtout la forme que les Islandais nomment *forne yroa lag* (le rythme étranger ou lointain). Un savant nommé Olafsen en a parlé, mais il ne paraît pas, dans le peu que je connais de lui, qu'il soit autorisé à placer les longues et les brèves de la manière dont il les place ; d'ailleurs, il partage en deux et coupe par l'hémistiche des vers qui se trouvent entiers dans plusieurs originaux très authentiques ; de plus, la manière dont il les scande ne se rapporte pas du tout avec le chant même des Islandais, que nous connaissons. Tout cela est fort à considérer. Le chant surtout exige une attention particulière.

(3) « Versus quoque Saliorum habent carmen. » (Quintil., *de Instit.*).

(4) Le premier nom de Rome, *Valentia*, en phénicien על-אוֹתוֹ (*whal-authô*), signifiait le rendez-vous de la force, ou de la puissance. C'était, dans son origine, une forteresse que les Phéniciens avaient élevée sur les bords du Tibre pour protéger leur navigation et servir de place d'armes. Il est présumable que c'est au moment où les Latins secouèrent leur joug, et chassèrent les Tarquins, c'est-à-dire les princes, les chefs territoriaux — qui venaient de l'Étrurie —, qu'ils quittèrent ce premier nom qui aurait rappelé leur servitude, pour donner à leur ville celui de *Rome*, dérivé du grec ionique Ῥύμαι

part de ses rites sacrés et son rythme. Il fut nécessaire, pour que cette adoption eût lieu, et surtout que le rythme pût devenir national, que le souverain pontife y donnât son assentiment, et qu'il promulguât, au nom des Dieux et avec les cérémonies religieuses observées dans les occasions les plus solennelles, le nouveau principe universel, ou le nouveau nombre à suivre dans la poésie latine ; car, sans cela, le rythme, n'étant point sacré, n'aurait jamais pu devenir endémique. Il le devint en peu de temps, c'est-à-dire qu'inculqué de bonne heure dans l'esprit des enfants comme un devoir religieux, il fit bientôt partie de l'instinct national. Il ne put néanmoins produire à Rome des effets aussi grands qu'il en avait produit à Thèbes ou à Delphes, parce que, déjà vieux quand il y pénétra, il avait perdu de sa force native, et que la langue latine, quoiqu'elle ne fût qu'un prolongement du dialecte dorique, s'était assez écartée de la langue grecque pour lui présenter des obstacles. D'ailleurs, le temps avait jeté sur son origine des voiles assez épais.

L'histoire allégorique, qui commençait à faire place à l'histoire positive depuis l'établissement des Olympiades, se confondait avec elle, et n'était presque plus entendue du peuple. La tradition s'effaçait. Les Grecs, jaloux d'étouffer le souvenir de leur ancienne servitude, ne souffraient pas qu'aucun monument la leur rappelât. Ils rompaient de toutes parts les fils historiques qui pouvaient conduire jusqu'aux temps où, simple colonie de l'Asie, ils dépendaient des Phéniciens. Ils profitaient des noms de leurs Dieux, de leurs héros, de leurs villes, calqués sur des noms semblables tirés de la Phénicie ou de l'Égypte, pour tout ramener à eux, s'attribuer toutes les origines, et se donner, à la face de l'Univers, le titre orgueilleux de peuple autochtone. Ils osaient, sans la moindre pudeur, s'appliquer les annales des autres nations, qu'ils appelaient barbares, et, sourds à toute espèce de raison, faire naître dans une petite bourgade de la Béotie *Hercule*, le dominateur de l'Univers, *Dionysos*, l'esprit divin, et placer en Crète le tombeau de *Zeus*, le Dieu vivant !

Ce misérable orgueil de ne vouloir reconnaître ni d'instituteurs ni de maîtres, fut cause que la vérité outragée dans un point disparut dans tous ; que la chose la plus authentique, celle qui pouvait faire le plus d'honneur à la

---

(je me suis rendu libre). Ils imitèrent en cela les Athéniens, dont la ville fut d'abord nommée Κέκροψ, du phénicien קיר-כבש (*kair-chobs*), c'est-à-dire le fort de l'assujettissement, ou bien le lieu où l'on élève et dresse les chevaux au service : ce nom fut ensuite changé en celui d'Athènes, Ἀθῆναι, qui, formé de deux mots égyptiens choisis avec beaucoup d'adresse, peut signifier, en changeant un peu l'inflexion, le signe de la Vierge, ⲁⲑⲟⲓ-ⲛⲉⲓⲑ, ou la colline à l'huile, ⲧⲧⲱⲟⲩ-ⲛⲉⲥ. C'est sur ce changement de nom, et sur la querelle qui s'éleva sans doute entre les Phéniciens et les Égyptiens à ce sujet, que fut bâtie la fable que chacun connaît, dans laquelle on raconte que Neptune et Minerve briguèrent l'honneur de donner un nom à la ville de Cécrops, l'un en faisant sortir de la terre un cheval, et l'autre un olivier.

Grèce, la législation d'Orphée, fut méconnue ; et que l'existence de ce grand homme, si nous en croyons Cicéron, fut mise en doute par Aristote (1). Quelques philosophes pythagoriciens, entraînés même par l'effet d'une réaction facile à concevoir, voulaient que le rythme poétique, attribué à Orphée, fût l'ouvrage d'un certain Cécrops (2), c'est-à-dire du premier fondateur d'Athènes ; ce qui ne tendait pas à moins qu'à en rapporter l'origine à ces mêmes Phéniciens, dont on avait tout tenté pour bannir la mémoire.

Enfin, les ténèbres s'épaissirent d'une telle manière, et la tradition elle-même disparut si complètement, que, dès le IIIe siècle de notre ère, on assure que Longin avait dit, en parlant du rythme, que c'était sans doute une chose admirable, mais dont on goûtait les charmes sans aucunement en connaître l'origine (3).

Après les efforts que je viens de faire pour tirer cette origine de l'obscurité où elle était ensevelie, il me semble que l'Académie doit conserver peu de doute à cet égard, et que, pénétrant avec moi jusqu'à l'essence du rythme, elle peut prévoir mes réponses à ses diverses questions. Mais, avant de proférer ces réponses, dont la simplicité doit faire la force, je crois utile de faire l'application des principes théoriques que j'ai posés à quelques objets que je puisse éclairer du flambeau de l'expérience.

(*A suivre.*)

---

(1) Cicer., *De nat. Deor.*, L. I, c. 38.

(2) « Hoc orphicum carmen Pythagorei ferunt cujusdam fuisse Cecropis. » (Cicer., *loco citato.*)

(3) Ce passage remarquable se trouve en grec à la fin de la seconde addition mise à la suite des scholies sur Héphestion, περὶ Μέτρων καὶ Ποιημάτων, imprimées en Angleterre avec le traité de Longin. Ces additions, comme je l'ai déjà dit, sont attribuées à Longin même.

BIBLIOGRAPHIE

By-ways of Freemasonry, par le Rév. John T. Lawrence (P. A. G. C., Eng.) (1).

---

(1) Éditeur : A. Lewis, 13, Paternoster Row, London, E. C. ; et chez l'auteur, St. Peter's Vicarage, Accrington.— Le même auteur (ancien directeur de *The Indian Masonic Review*) a publié précédemment divers autres ouvrages sur des sujets maçonniques : *Masonic Jurisprudence and Symbolism*, *Sidelights on Freemasonry*, etc.

L'auteur de la série d'essais réunis sous ce titre a voulu montrer, comme il le déclare dans sa préface (et nous pensons qu'il y a réussi), que la littérature maçonnique peut trouver des sujets dignes d'intérêt en dehors des études purement historiques et archéologiques, qui semblent constituer actuellement sa préoccupation presque exclusive, du moins en Angleterre. Aussi s'est-il proposer de traiter dans ce volume diverses questions qui se posent en quelque sorte journellement, sur ce qu'on peut appeler « les à-côtés de la Franc-Maçonnerie » ; et il aborde, avant toute autre, celle du nombre des degrés, dont nous avons aussi parlé autrefois dans la présente Revue (1).

Suivant le Livre des Constitutions, « il n'y a que trois degrés, comprenant la Sainte Royale Arche » (2), et ceci est en effet la seule réponse conforme à la plus stricte orthodoxie (3). Il en résulte, tout d'abord, que l' « Arch Masonry » n'est point réellement et originellement distincte de la « Craft Masonry », mais que, dans celle-ci même (et sans être aucunement un degré spécial), elle vient se superposer à la « Square Masonry » pour constituer le complément de la Maîtrise (4). Une autre conséquence est que l'on ne peut pas considérer comme essentiellement maçonniques, ni même comme faisant effectivement partie de la Maçonnerie, les divers ordres, rites ou sys-

---

(1) *La Gnose et la Franc-Maçonnerie*, 1re année, n° 5.

(2) Le degré de « Holy Royal Arch Mason », tel qu'il est pratiqué dans les Chapitres anglais et américains de l' « Arch Masonry », ne doit pas être confondu avec le 13e degré de la hiérarchie écossaise, qui porte également le titre de « Royale Arche ».

(3) Il faut bien remarquer que les trois « degrés » (*degrees*) dont il est ici question sont exactement ce que nous avons appelé ailleurs les « grades initiatiques », les distinguant alors des « degrés de l'initiation » proprement dits, « dont la multiplicité est nécessairement indéfinie (cf. *L'Initiation Maçonnique*, par le F.·. Oswald Wirth).

(4) Il faut entendre par « Square Masonry » la Maçonnerie à symbolisme purement rectiligne, et par « Arch Masonry » la Maçonnerie à symbolisme curviligne (ayant le cercle pour forme-mère, comme on le voit en particulier dans le tracé de l'ogive), les figurations géométriques empruntées à l'ancienne Maçonnerie opérative n'ayant plus, naturellement, que le caractère de symboles pour la Maçonnerie spéculative, comme elles l'avaient déjà (ainsi d'ailleurs que les outils de construction) pour les anciens Hermétistes (voir *La Hiérarchie Opérative et le Grade de Royale Arche*, par le F.·. Oswald Wirth, et aussi *Le Livre de l'Apprenti*, pp. 24 à 29). — Dans l'ancienne Maçonnerie française, l'expression « passer du triangle au cercle » était aussi employée pour caractériser le passage des « grades symboliques » aux « grades de perfection », comme on le voit notamment dans le Catéchisme des Élus Cohens (à ce sujet, voir encore *A propos du Grand Architecte de l'Univers*, 2e année, n° 8, p. 215, note 1, et, sur la solution du problème hermétique de la « quadrature du cercle », *Remarques sur la production des Nombres*, 1re année, n° 8, p. 156).

tèmes dits de hauts grades ; ce ne sont bien là, en réalité, que des organisations « à côté », qui sont venues se greffer successivement, à des époques plus ou moins éloignées, mais toujours relativement récentes, sur la primitive Fraternité des « Anciens Maçons Libres et Acceptés » (1), et qui, le plus souvent, n'ont guère avec celle-ci et entre elles d'autre lien que le fait de recruter leurs membres exclusivement parmi les possesseurs de tel ou tel grade maçonnique (2). Telle est, en premier lieu, la « Mark Masonry », que l'on pourrait, en un certain sens, regarder comme une continuation du grade de compagnon (*Fellow Craft*) (3), et qui, à son tour, sert de base à l'organisation des « Royal Ark Mariners » (4) ; tels sont aussi les multiples ordres de chevalerie, dont la plupart n'admettent comme membres que des « Royal Arch Masons », et parmi lesquels on peut citer principalement les « Ordres Unis du Temple et de Malte », et l' « Ordre de la Croix Rouge de Rome et de Constantin » (5). Parmi les autres systèmes de hauts grades pratiqués en Angleterre (en dehors du « Rite Écossais Ancien et Accepté »), nous mentionnerons seulement l' « Ordre Royal d'Écosse » (comprenant les deux grades de H. R. D. M. et R. S. Y. C. S.) (6), le Rite des « Royal and Select Masters » (ou « Cryptic Masonry »), et celui des « Allied Masonic

---

(1) Dans la Maçonnerie américaine, « Grand Lodge of Ancient Free and Accepted Masons » est encore le titre distinctif de toute Obédience qui s'en tient rigoureusement à la pratique des trois grades symboliques, et qui n'en reconnaît officiellement aucun autre ; il est vrai que le Rite Écossais, de son côté, se déclare également « Ancien et Accepté », et que l'on a vu tel autre système à degrés multiples, d'origine bien plus récente encore, se proclamer « Ancien et Primitif », voire même « Primitif et Originel », en dépit de toute évidence historique.

(2) Souvent aussi, leurs rituels ne sont guère que des développements plus ou moins heureux de ceux de la Maçonnerie symbolique (voir *Les Hauts Grades Maçonniques*, 1re année, no 7).

(3) La légende du « Mark Degree » (qui se subdivise en « Mark Man » et « Mark Master ») est fondée sur cette parole de l'Écriture : « La pierre que les constructeurs avaient rejetée est devenue la pierre angulaire » (Psaume CXVIII, v. 22), citée dans l'Évangile (Luc, ch. XX, v. 17). — Parmi les emblèmes caractéristiques de ce degré, la « clef de voûte » (*keystone*) joue un rôle analogue à celui de l'équerre dans la « Craft Masonry ».

(4) La légende de ce degré additionnel, peu important en lui-même, se rapporte au Déluge biblique, comme l'indique d'ailleurs sa dénomination.

(5) La croix, sous l'une ou l'autre de ses diverses formes, est l'emblème principal de tous ces ordres de chevalerie, dont le rituel est essentiellement « chrétien et trinitaire ».

(6) Abréviations de *Heredom* (ou *Harodim*, mot dont la dérivation est très controversée, et *Rosy Cross*).

Degrees », sans parler de l'Ordre du « Secret Monitor » (1), de celui des « Rosicruciens » (2), etc.

Nous ne nous arrêterons pas ici aux chapitres qui ne concernent que certains points tout spéciaux à la Maçonnerie anglaise ; d'un intérêt beaucoup plus général sont ceux où l'auteur (qui, disons-le en passant, se montre quelque peu sévère à l'égard du Grand Orient de France) (3) envisage différents sujets d'ordre symbolique et plus proprement spéculatif, et donne notamment des aperçus pouvant contribuer à l'élucidation de diverses questions relatives à la légende des grades symboliques et à sa valeur au point de vue de la réalité historique. Malheureusement, le manque de place ne nous permet guère de faire plus que de traduire ici les titres des principaux de ces chapitres : *Le Roi Salomon, La Bible et le Rituel* (4), *Les deux Saints Jean* (5), *Le Tétragramme* (6), *La Pierre Cubique* (7), *L'Échelle de Jacob* (8), *Le Terrain Sacré, Le Rameau d'Acacia*. Nous recommandons la

(1) La légende sur laquelle repose le rituel de cet ordre (lequel paraît être originaire de Hollande) est l'histoire de l'amitié de David et de Jonathan (I Samuel, ch. XX, vv. 18 et suivants). — A l'Ordre du « Secret Monitor » est superposé celui de la « Scarlet Cord », dont la légende se trouve dans le Livre de Josué (ch. II, v. 18).

(2) Celui-ci, qui comprend neuf degrés, et dont l'objet est entièrement littéraire et archéologique, n'a rien de commun, malgré son titre, avec le « Rose-Croix », 18e degré de la hiérarchie écossaise.

(3) A ce propos, voir *L'Orthodoxie Maçonnique*, 1re année, n° 6, *A propos du Grand Architecte de l'Univers*, 2e année, nos 7 et 8, et *Conceptions scientifiques et Idéal maçonnique*, 2e année, n° 10. — Mais nous ne voulons pas aborder, du moins pour le moment, la question si discutée des « Landmarks » de la Franc-Maçonnerie.

(4) Nous nous permettrons une remarque à ce sujet : pour nous, la Bible hébraïque ne constitue en réalité qu'une partie du « Volume of the Sacred Law », qui, dans son universalité, doit nécessairement comprendre les Écritures Sacrées de tous les peuples.

(5) Le point de vue de l'auteur, strictement « évangélique », est tout différent de celui sous lequel le F∴ Ragon a traité cette question dans *La Messe et ses Mystères*, ch. XXI (voir *L'Archéomètre*, 1re année, n° 11, pp. 244 et 245).

(6) Il semble y avoir, au début de ce chapitre, quelque confusion entre les deux noms divins אהיה (signifiant « Je suis ») et יהוה, qui sont l'un et l'autre de quatre lettres, et qui sont pareillement dérivés de la racine היה, « être ».

(7) Il est à regretter, à notre point de vue, que l'auteur s'en soit tenu à l'interprétation exclusivement morale de ce symbole, aussi bien que de plusieurs autres. — La « pierre cubique » est appelée en anglais « perfect ashlar », tandis que « rough ashlar » est la désignation de la « pierre brute ».

(8) Sur ce symbole, voir *L'Archéomètre*. 2e année, n° 12, pp. 311 à 313. — L'auteur fait remarquer, avec juste raison, que l'Échelle (à sept échelons, formés respectivement des métaux qui correspondent aux différentes planè-

lecture de cet intéressant ouvrage à tous ceux qui s'occupent d'études maçonniques, et qui possèdent d'ailleurs une connaissance suffisante de la langue anglaise. P.

---

tes) figurait également dans les Mystères de Mithra (8e grade); sur ceux-ci et leurs rapports avec la Maçonnerie, voir *Discours sur l'Origine des Initiations*, par le F.·. Jules Doinel (1re année, n° 6).

ERRATA DU NUMÉRO 12 (2e ANNÉE)

Page 304, ligne 2, lire *une nouvelle fois*, au lieu de *une seconde fois*.

Page 311, dans la partie gauche de la figure, ajouter la lettre י qui manque à l'extrémité droite de la ligne horizontale portant à son extrémité gauche la lettre ך.

Page 312, ligne 13, lire *précédente*, au lieu de *precédente*.

Page 314, ligne 38, à la suite de la note (1), ajouter : *Il faut remarquer que les lettres* נ *et* מ *sont les initiales des mots* נור *et* מים, *qui, en hébreu, désignent respectivement le Feu et l'Eau.*

Page 316, ligne 14, après la parenthèse, ajouter en note : *Pour la définition de ces cinq* vâyus, *voir précédemment, 2e année, n° 9, p. 243.*

Page 318, ligne 9, lire *au-delà de la forme*, au lieu de *hors de la forme*.

Page 318, ligne 16, lire *désigné*, au lieu de *désigne*.

Page 318, ligne 43, ajouter : *ainsi que le présent n°, p. 314.*

Page 319, ligne 17, lire *sushumna*, au lieu de *sushamna*.

Page 320, ligne 12, lire *(6)*, au lieu de *( )*.

Page 320, ligne 14, lire *Brahma*, au lieu de *Brhama*.

Page 320, ligne 21, ajouter une virgule après *régions*.

Page 322, ligne 24, lire *Yogi*, au lieu de *Yogi*.

Page 323, lignes 18 et 19, lire *p. 297*, au lieu de *p. 197*.

Page 323, ligne 40, après *la Sagesse*, remplacer la virgule par un point.

Page 324, lignes 16 et 17, lire *un binaire*, au lieu de *une binaire*.

Page 325, ligne 8, lire הברית, au lieu de חברית.

Page 327, ligne 30, lire *Et-Tariqah*, au lieu de *Et-lariqah*.

Page 329, ligne 5, ajouter une virgule après *(2)*.

Page 329, ligne 26, lire קבל, au lieu de קב.

Page 330, ligne 1, lire ספר יצירה, au lieu de כפו יעות.

Page 330, ligne 19, lire תורה, au lieu de תורח.

Page 330, ligne 23, à la fin de l'alinéa, ajouter en note : *Il existe en outre, dans l'hébreu moderne, deux variétés d'écriture vulgaire : la première, assez rapprochée de l'écriture rabbinique, est employée surtout pour le judéo-allemand ; la seconde est une écriture cursive ; nous ne les mentionnons que pour mémoire.*

Page 330, ligne 31, lire *sont toutes des consonnes*, au lieu de *sont des consonnes*.

Page 331, ligne 13, lire *qui n'avait jamais encore*, au lieu de *qui n'a pas encore*.

Page 332, ligne 10, lire *séphiratique*, au lieu de *séphoratique*.

Page 333, ligne 4, lire *attachés à*, au lieu de *attaches a*.

Page 336, ligne 18, lire *XI, 289*, au lieu de *XI, 287*.

Le Gérant : A. THOMAS.

LAVAL. — IMPRIMERIE L. BARNÉOUD ET Cie.

